

39. ✎ Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le fût, & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; & ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

40. ✎ Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable & du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

41. ✎ Quand on voit le style naturel, on est tout étonné & ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le gout bon, & qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur: *Plus poeticè quàm humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Théologie.

42. ✎ La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

43. ✎ Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre; si ce n'est pour le délasser; mais dans le temps où cela est à propos, & non autre-

ment; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute & on quitte tout là; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

44. ✎ L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; & c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'Epigramme de Martial sur les borges ne vaut rien; parce qu'elle ne les console pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'Auteur. Tout ce qui n'est que pour l'Auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont les sentimens humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines.

CHAPITRE XXXII.

Priere pour demander à Dieu le bon usage des maladies.

I.

SEIGNEUR, dont l'esprit est si bon & si doux en toutes choses, & qui êtes tellement miséricordieux, que non-seulement les prospérités, mais les dis-

CHAP. XXXII. graces mêmes qui arrivent à vos élus, sont des effets de votre miséricorde : faites-moi la grace de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit ; que comme un vrai Chrétien je vous reconnoisse pour mon Pere & pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve ; puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre ; que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement ; & que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez & quand vous punissez, que quand vous consolez & que vous usez d'indulgence.

I I.

Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, & j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger : ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, & vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle, qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que votre grace toute-puissante me rende vos châtimens salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vi-

CHAP. XXXII. gueur, pour mon salut ; & rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par foiblesse de corps, soit par zele de charité, pour ne jouir que de vous seul.

I I I.

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie & à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde & toutes les choses du monde, que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs ! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux & criminel du monde ! O Dieu qui faites mourir nos corps, & qui à l'heure de la mort détachez notre ame de tout ce qu'elle aimoit au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, & où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel & la terre, & toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, & qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous ! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles & tous ces funestes objets de nos passions ! Je vous loue, mon Dieu, & je vous bénirai tous les jours de ma vie,

de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affoiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, & je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé & des plaisirs du monde; & de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses, que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchans au jour de votre colere. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard; afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entiere destruction que vous ferez de ma vie & du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvemens de mon cœur; faites que je me considere en cette maladie comme en une espece de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachemens, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur; & qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une

espece de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, & que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

I V.

Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie; que votre fléau me console; & qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goute les douceurs célestes de votre grace durant les maux salutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnois, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci & plein des idées, des soins, des inquiétudes & des attachemens du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Ecritures sacrées, ni votre Evangile, ni vos mysteres les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des Sacremens, ni le Sacrifice de votre Corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour com-

mencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grace. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurois pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelqu'autre pouvoit les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur & au maître tout-puissant de la nature & de mon cœur. À qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande & que je cherche, & c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort ; mais liez auparavant le fort & puissant ennemi qui la maîtrise ; & prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avoit volées ; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je

vous dois, puisque votre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon Baptême qui est ma seconde naissance ; mais elle est toute effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connoissable. Vous seul avez pu créer mon ame ; vous seul pouvez la créer de nouveau ; vous seul y avez pu former votre image ; vous seul pouvez la réformer, & y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire, JESUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image & le caractère de votre substance.

V.

O mon Dieu, qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point, & dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire & sans me déshonorer ; & néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu, qu'une ame est heureuse dont vous êtes les délices ; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme & durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, & que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais

de l'objet de ses desirs; & que le même moment qui entraînera les méchans avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune; & que, comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel & subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis! O qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entière & une pente invincible de leur volonté aiment parfaitement & librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement!

V I.

Achievez, ô mon Dieu, les bons mouvemens que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons; car je reconnois que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu; & bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnois très-humblement, qu'ayant donné aux créatures mon cœur que vous n'aviez formé que pour vous, & non pas pour le monde, ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grace que de votre miséricorde; puisque je n'ai rien en moi qui puisse vous y engager, & que tous les mou-

vemens naturels de mon cœur se portant vers les créatures, ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvemens que vous me donnez, & de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

V I I.

Touchez mon cœur du repentir de mes fautes; puisque sans cette douleur intérieure les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seroient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connoître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition & la figure tout ensemble des maux de l'ame. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentoient pas dans mon ame, quoique toute malade & couverte d'ulceres. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité & cette extrême foiblesse qui lui avoit ôté tout sentiment de ses propres miseres. Faites-les-moi sentir vivement, & que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle, pour laver les offenses que j'ai commises.

V I I I.

Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous

avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très-odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes Sacremens, par le mépris de votre parole & de vos inspirations, par l'oïfiveté & l'inutilité totale de mes actions & de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, & pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, & qui même sont ordinaires aux plus justes; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de décheoir de leur justice: ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

I X.

Oui, Seigneur, jusques-ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Pere éternel, & suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites: Bienheureux sont ceux qui pleurent, & malheur à ceux qui sont consolés. Et moi j'ai dit: Malheureux ceux qui gémissent, & très-heureux ceux qui sont consolés. J'ai dit: Heureux ceux qui jouissent

jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse, & d'une santé robuste. Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissoient une facilité très-ample de jouir des créatures, c'est-à-dire, de vous offenser. Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins & de veilles à votre service, & pour l'assistance du prochain; mais parce qu'à sa faveur je pouvois m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, & en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grace, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, & de conformer mes sentimens aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, & que dans l'impudence d'agir au dehors, vous purifiez tellement mes sentimens, qu'ils ne répugnent plus aux vôtres, & qu'ainsi je vous trouve au-dedans de moi-même puisque je ne puis vous chercher au-dehors à cause de ma faiblesse. Car, Seigneur, votre royaume est dans vos fideles; & je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit & vos sentimens.

X.

Mais, Seigneur, que ferai je pour vous

obliger à répandre votre esprit sur cette misérable terre ? Tout ce que je suis vous est odieux, & je ne trouve rien en moi qui puisse vous agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre & ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort ! O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes ! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes, & qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités ! O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde ! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colere ; mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être digne de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, & que mes maux vous invitent à me visiter. Mais, pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour

mes offenses, mon ame ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses ; & qu'ainsi je souffre avec vous, & comme vous, & dans mon corps, & dans mon ame, pour les péchés que j'ai commis.

X I.

Faites-moi la grace, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances ; afin que je souffre en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs ; car c'est la récompense des Saints : mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature, sans les consolations de votre Esprit ; car c'est la malédiction des Juifs & des Païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolations sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation ; car c'est un état de Judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble, & les douleurs de la nature pour mes péchés, & les consolations de votre Esprit par votre grace ; car c'est le véritable état du Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation ; mais que je sente des douleurs & de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations, sans au-

cune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique : vous consolez maintenant, & vous adoucissez les souffrances de vos fideles par la grace de votre Fils unique, & vous comblez d'une béatitude toute pure vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier : faites-moi passer par le second, pour arriver au troisieme. Seigneur, c'est la grace que je vous demande.

XII.

Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre ame triste jusques à la mort, & votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir & dans mon corps & dans mon ame. Car qu'y a-t-il de plus honteux, & néanmoins de plus ordinaire dans les Chrétiens & dans moi-même, que tandis que vous suiez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivions dans les délices ; & que des Chrétiens qui font profession d'être à vous ; que ceux qui par le Baptême ont renoncé au monde pour vous suivre ; que ceux qui ont juré solennellement

à la face de l'Eglise de vivre & de mourir avec vous ; que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté & crucifié ; que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colere de Dieu & à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes ; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités ; qui considerent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut ; qui considerent les plaisirs & les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, & le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde ; & que ceux qui ne pourroient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser & chérir le meurtrier de son pere qui se seroit livré pour lui donner la vie, puissent vivre, comme j'ai fait, avec une pleine joie parmi le monde que je fais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnois pour mon Dieu & mon Pere, qui s'est livré pour mon propre salut, & qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités ? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposerois à l'ombre de la mort.

XIII.

Otez donc de moi, Seigneur, la trif-
N ij

tesse que l'amour de moi-même pourroit me donner de mes propres souffrances, & des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, & qui ne regardent pas votre gloire. Mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à appaiser votre colere. Faites-en une occasion de mon salut & de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé & de vie, qu'afin de l'employer & de la finir pour vous, avec vous & en vous. Je ne vous demande, ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé & de ma maladie, de ma vie & de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut, & pour l'utilité de l'Eglise & de vos Saints, dont j'espère par votre grace faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient: vous êtes le souverain Maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi; mais conformez ma volonté à la vôtre; & que dans une soumission humble & parfaite, & dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre Providence éternelle, & que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

X I V.

Faites, mon Dieu, que dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive

toutes sortes d'événemens, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, & que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre, sans présomption, & sans me rendre juge & responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je fais que je ne fais qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre, & qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne fais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses; je ne fais lequel m'est profitable, de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes & des Anges, & qui est caché dans les secrets de votre Providence que j'adore, & que je ne veux pas approfondir.

X V.

Faites donc, Seigneur, que tel que je sois, je me conforme à votre volonté; & qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire; & vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples; & c'est par les souffrances que vous reconnoissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnoissez-moi donc pour

votre disciple dans les maux que j'endure
 & dans mon corps & dans mon esprit, pour
 les offenses que j'ai commises : & parce
 que rien n'est agréable à Dieu, s'il ne lui
 est offert par vous, unissez ma volonté à
 la vôtre, & mes douleurs à celles que
 vous avez souffertes. Faites que les mien-
 nes deviennent les vôtres : unissez-moi à
 vous ; remplissez-moi de vous & de votre
 Esprit saint. Entrez dans mon cœur &
 dans mon ame, pour y porter mes souf-
 frances, & pour continuer d'endurer en
 moi ce qui vous reste à souffrir de votre
 Passion, que vous achevez dans vos mem-
 bres jusqu'à la consommation parfaite de
 votre Corps ; afin qu'étant plein de vous,
 ce ne soit plus moi qui vive & qui souffre,
 mais que ce soit vous qui viviez & qui
 souffriez en moi, ô mon Sauveur : &
 qu'ainsi ayant quelque petite part à vos
 souffrances, vous me remplissiez entière-
 ment de la gloire qu'elles vous ont acqui-
 se, dans laquelle vous vivez avec le Pere
 & le Saint-Esprit, dans tous les siècles
 des siècles. Ainsi soit-il.

F I N.

DISCOURS
 SUR
LES PENSÉES
 DE
M. PASCAL.